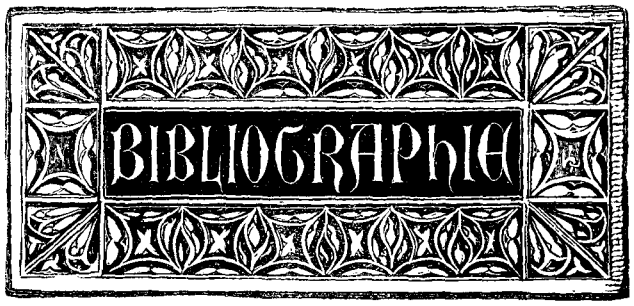

HISTOIRE CRITIQUE ET GÉNÉRALE DE LA SUPPRESSION DES JÉSUITES AU XVIII^e SIÈCLE, PAR M. F.-Z. COLLOMBET. — Paris et Lyon, Perisse, 2 vol. in-8°.

Sous ce titre, M. Collombet a publié dernièrement un ouvrage dont nous nous bornerons à indiquer l'économie, et dont nous détacherons quelques pages qui sont purement littéraires.

Ces dernières années, on s'est occupé beaucoup des Jésuites : ils ont fait grand bruit dans la presse ; il y a eu pour et contre de vives discussions. M. Collombet a repris le sujet de très loin, et exposé l'histoire de la suppression de la Compagnie, dans la plupart des états de l'Europe. Chaque état, le Portugal, l'Espagne, la France, Naples et Parme, Rome, la Prusse, la Russie, la Pologne, etc., forme le sujet de divers chapitres, dans lesquels l'auteur ne se contente pas de raconter, mais discute attentivement ce qui se fit à l'encontre des Jésuites. La France occupe, à elle seule, cinq ou six chapitres, qui sont, à tout prendre, de l'histoire, et de l'histoire presque contemporaine. Les parlements et les

philosophes ont leur chapitre particulier, et comme ils furent pour beaucoup dans la suppression, l'auteur invoque contre eux la fin de non recevoir, à raison de leurs actes ou de leurs écrits.

Le livre s'ouvre par des *Préliminaires* fort étendus, et qui entrent au vif dans les choses contemporaines.

Enfin, quelque parti que l'on puisse prendre dans la grande affaire qui est ici débattue, on comprend sans peine quelles lumières doivent y apporter deux volumes composés avec tout ce qui s'est écrit sur ce sujet, depuis près d'un siècle que la Compagnie fut supprimée.

Le passage que nous donnons ici est relatif aux savants et aux grands hommes que possédait la Société de Jésus, lorsqu'elle fut supprimée.

LES SAVANTS DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS, A L'ÉPOQUE DE LA SUPPRESSION DE CET ORDRE.

Le philosophe d'Alembert disait, et d'autres on dit, après lui, que les Jésuites, à l'époque de leur suppression, n'avaient point d'hommes d'un mérite éminent. L'assertion fût-elle aussi fondée qu'elle l'est peu, cela ne justifierait pas l'iniquité des mesures qu'on prit à l'égard de la Compagnie, car ce n'est pas un crime que de n'avoir pas toujours des hommes d'un profond savoir ; mais il est aisé de démentir par les faits mêmes l'odieux mensonge de d'Alembert.

En France, on comptait chez les Jésuites des hommes graves et savants, comme les PP. Berthier, Guérin du Rocher, Bonnaud son continuateur, Grosier, Griffet, Merlin, Berault-Bercastel, Luneau de Boisgermain, Geoffroy, Georgel, Duparc, etc. ; des philosophes, comme les PP. Guénard, André, Paulian (1), Para du Phanjas (2) ;

(1) Il publiait en 1761 un *Dictionnaire de Physique*, en 3 vol. in-4°.

(2) Le mérite de ce philosophe distingué, dont on ne trouvait la vie nulle part, a été dignement apprécié dans le Supplément de la *Biographie universelle* de Michaud.

des orateurs, comme les PP. Charles et Frey de Neuville, de Beauregard, Richard, Lanfant, Chapelain, Pérusseau, de Ligny, Reyre ; des mathématiciens et des géomètres, comme les PP. Beraud (1), Amiot, La Loubère, Pardies, Pézénas, Christophe Maire et Mourgues ; des lettrés, comme les PP. Brotier, des Billons et Grou ; des ascétiques, comme les PP. Couturier, Baudran, Duparc Lenoir, Giraudeau, remarquable aussi comme helléniste, et Médaille.

L'Italie présentait des polygraphes de premier ordre : le P. Tiraboschi, auteur d'une *Histoire littéraire* de son pays, tant de fois mise à contribution par des gens qui ne savent peut-être pas qu'ils détroussent un Jésuite ; les PP. Zaccaria, Mozzi de' Capitani et Oderico, Farlati, auteur de l'*Illyricum Sacrum ;* des théologiens, comme le P. Faure, qui passait pour le plus habile de son temps, à Rome ; le docte et vertueux Muzzarelli (2), le P. Mozzi (3), le P. Bolgeni (4), honoré de l'estime particulière de Pie VI ; des antiquaires, comme le P. Morcelli (5), le maître de la science épigraphique ; des poètes, comme le P. Bettinelli ; des historiens comme le P. Cordara ; des hébraïsants, comme le P. Lanzi ; des astronomes, des géomètres, des mathématiciens, comme les PP. Asclepi, Belgrado, Benvenuti, Lazeri, Riccati, Ximenez, de Cesaris, Panizzoni, Boscovich et Mazzolari, ces deux derniers remarquables encore par leur habileté dans la poésie latine (6).

La ville de Sassari avait donné le jour à l'un des plus habiles et des derniers latinistes dont la Société ait eu à se glorifier : c'était le P. François Carboni, auteur d'un élégant poème sur l'insalubrité de la Sardaigne, ami et correspondant des plus illustres lettrés de l'Italie du dernier siècle. Carboni publia son livre

(1) Nous avons fait réimprimer, dans la *Revue*, l'intéressante Notice du P. Lefebvre de l'Oratoire, sur cet habile astronome.

(2) L'*Ami de la Religion*, tom. XXX, pag. 43.

(3) *Ibid.*, tom. XXXI, pag. 13.

(4) *Ibid.*, tom. XXXII, pag. 23.

(5) *Ibid.*, tom. XXVII, pag. 335.

(6) On peut voir dans le P. Caballero la biographie et les nombreux écrits de ces Religieux.

en 1772, à Sassari ; pour un jeune homme de vingt-six ans, il y avait là un heureux prélude. Le poème *de Sardoa intemperie* nous rappelle les meilleures inspirations de la moderne latinité, et présente d'excellentes peintures, comme la belle description du mouflon, animal particulier à la Corse et à la Sardaigne. Le P. Carboni, sans être ici moins exact que Buffon, a su être plus animé que lui. Bien que sujet d'un gouvernement ennemi, le Religieux de saint Ignace, le professeur d'éloquence latine aimait notre patrie ; il était enthousiaste de notre gloire, et avait composé sur les exploits de Napoléon un poème en cinq ou six chants, qu'il brûla peu de temps avant sa mort, parce que depuis la persécution intentée au pape, la conscience du P. Carboni était embarrassée des éloges qu'il avait prodigués à son héros, comme restaurateur et protecteur de la religion.

Ce modeste Religieux refusa d'être secrétaire des brefs de Pie VII, avec lequel il avait été lié en Italie, avant l'élévation de ce pontife ; et, au lieu de vivre honorablement à Rome, il préféra se retirer au petit village de Bessude. Là, dans la montagne, il avait un petit jardin planté de peupliers, d'arbres fruitiers et de vignes. Il y allait tous les jours composer, se promener, et boire de l'excellente eau d'une fontaine qui coulait sous les peupliers. Il y avait achevé, à l'ombre d'un châtaigner, sa Napoléonide. La petite maison qu'il habitait avec deux sœurs chéries, fut léguée par lui à la paroisse. Il laissa aux Jésuites de Sassari, dont il prévoyait et espérait le rétablissement, sa bibliothèque composée de la fleur de la latinité. Le P. Carboni mourut, en 1817, à Bessude, à l'âge de soixante-onze ans, et fut inhumé dans la chapelle où il avait tant de fois célébré l'auguste sacrifice, avant d'aller à son poétique asile. Il ne se borna pas à chanter des sujets profanes, car il reste de lui un poème sur *le Cœur de Jésus*, et un autre sur *la Dernière Cène* (1).

L'Espagne comptait aussi, parmi les Jésuites, des savants et des littérateurs d'un grand mérite. Nous voulons en citer quelques-uns

(1) Valery, *Voyages en Corse, à l'île d'Elbe et en Sardaigne*, tom. II, pag. 340 et suiv.

qui ont joui d'une réputation distinguée, et qui ont prolongé leur carrière jusque dans les premières années du XIXe siècle.

Le P. Jean Andres, né au royaume de Valence, le 15 février 1740, entra dans la Société en 1754, et professa avec succès. Aucun genre de littérature ne lui était étranger. On a de lui des ouvrages de mathématiques, de philosophie, de critique et d'érudition, des lettres, des voyages, etc.; mais il s'est illustré surtout par son grand ouvrage *Dell' origine, de' progressi et dello stato attuale d'ogni letteratura*, imprimé à Parme de 1782 à 1799, en sept volumes in-4o, et réimprimé depuis à Venise et à Naples. On admire l'érudition et la sagacité de l'auteur, qui s'est montré le rival du P. Tiraboschi. En 1799, la cour de Vienne voulant réformer l'enseignement de l'Université de Pavie, y appela Andres, et le mit, quoique étranger, à la tête de toutes les écoles. Depuis lors, il fut créé préfet de la Bibliothèque royale à Naples (1), et sa haute réputation le protégea parmi toutes les vicissitudes de ce pays. Il mourut le 13 janvier 1817 (2).

Le nom du P. Faustin Arevalo n'est guère connu que de quelques érudits, mais nous ne savons s'il est beaucoup d'hommes qui, dans ces derniers temps, aient si bien mérité de la science. Il était né en Estramadure, le 29 juillet 1747, fut reçu dans la Société en 1761, et profita des loisirs qu'il avait en Italie pour cultiver les lettres avec ardeur. Le fruit de ses études fut une *Hymnodia hispanica*, Rome, 1786; une édition du poète Dracontius, 1791; une édition de l'*Histoire évangélique* d'Aquilinus Juvencus, prêtre et poète espagnol, 1792; une magnifique et savante édition des Œuvres de Prudence, 2 vol. in 4o, dédiée à Pie VI, 1788-89; une de Celius Sedulius, 1794, in-4o; une de saint Isidore de Séville, 1797-1803, 7 vol. in-4o; une du *Missel gothique*, 1804, in-fol. Arevalo jouissait de la confiance du cardinal Lorenzana, qui paraît avoir fait les frais de ces éditions, et qui, en mourant, le nomma son exécuteur testamentaire. En 1800, le P. Arevalo fut décoré du titre d'*hymnographe pontifical*. Lorsque le cardinal di

(1) Caballero, pag. 81.

(2) *Ami de la Religion*, tom. XXXIV, pag. 25.

Pietro fut obligé de quitter Rome, en 1809, il nomma Arevalo théologien de la Pénitencerie, en remplacement du P. Muzzarrelli, aussi déporté. Arevalo occupa cette place jusqu'au 25 décembre 1815, et alors il voulut retourner en Espagne, quelque effort que l'on fît pour le retenir dans un pays où ses lumières et sa sagesse étaient justement appréciées. Il se retira au collége de Loyola (1).

Le P. Gusta, né à Barcelone, en 1744, et reçu dans la Société en 1759, composa en italien un grand nombre d'écrits sur différentes questions d'histoire et de théologie. Nous citerons spécialement une *Vie de Constantin*, en 2 volumes, 1786. Gusta se rendit à Naples, lorsqu'on y rétablit la Société, et mourut à Palerme en 1816 (2).

Le P. Laurent Hervas, né dans la province de la Manche, en 1735, et admis dans la Société en 1749, fit ses derniers vœux à Forli, en 1769. Il avait professé la philosophie au Collége des nobles, à Madrid. Dans son exil d'Italie, il cultiva surtout les mathématiques et les matières d'érudition. Rentré en Espagne en 1799, il s'y livrait à de grandes recherches historiques, lorsqu'il fut obligé de retourner en Italie. Pie VI le nomma bibliothécaire du Quirinal. Le P. Hervas mourut à Rome, le 24 août 1809. Son plus grand ouvrage est en italien, et porte le titre d'*Idée de l'univers, contenant l'Histoire de la vie de l'homme, le Voyage dans le monde planétaire, et l'Histoire de la terre et des langues;* Césène, 1778 et années suivantes, 21 vol. in-4° (3). La partie des langues annonce une immense érudition.

Les trois frères Masdeu, issus d'une noble famille d'Espagne, se distinguèrent par de nombreux travaux, en histoire, en littérature, en théologie et en philosophie. Le plus savant de ces trois religieux, Jean-François, né à Palerme, en 1744, renonça à toutes les espérances de fortune, pour entrer dans la Compagnie, en 1759. Il suivit les Jésuites dans leur exil, et se fixa d'abord à Ferrare, puis à Ascoli. Distingué par le goût et l'érudition, poète et littéra-

(1) La *Biographie universelle* a oublié le P. Arevalo.

(2) Caballero, pag. 150. — *Ami de la Religion*, tom. XXXIV, pag. 29.

(3) Caballero, pag. 155.

teur, il écrivit en italien avec une élégance et une pureté remarquables. Il traduisit en cette langue le poème des *Echecs*, par Vida, et publia différentes pièces de vers pour des fêtes et sur des sujets de piété. Son grand ouvrage est son *Historia critica de Espana, y de la cultura espanola ;* Madrid, 1784-1805, 20 volumes in 4°. Parmi ses autres ouvrages, nous citerons une *Collection de pierres et de médailles pour illustrer l'Espagne romaine ;* Madrid, 1789, 2 vol. in-4°; des dissertations sur des objets d'antiquité, contre Ch. Fea ; et une *Histoire de la glorieuse défense des Espagnols contre Napoléon, en* 1814. Le P. Masdeu était retourné en Espagne, en 1779, et se livrait à de grandes recherches historiques, lorsqu'il fut obligé de regagner son exil. Il demeura alors à Rome, et voulut encore, malgré son grand âge, revoir sa patrie, en 1815 (1). Il mourut à Valence, le 11 avril 1817.

Charles de la Serna Santander est fort connu de ceux qui s'occupent d'un genre d'études aujourd'hui fort aimé et fort étendu, la bibliographie. Il était né en 1751, entra dans la Société en 1766, et était par conséquent novice au moment de l'expulsion des Jésuites. Il passa d'Espagne à Bruxelles, où il fut mis à la tête de la Bibliothèque royale. Lui-même se forma une bibliothèque très riche en livres rares et en manuscrits. On a de lui un *Dictionnaire bibliographique choisi du XV^e^ siècle* ; Bruxelles, 1805, 3 volumes in 8°, et des Mémoires sur la même matière. La Serna préparait d'autres travaux, lorsqu'il mourut en 1814 (2).

L'Espagne avait encore des érudits comme le P. Logomarsini, honoré de l'amitié de Benoît XV; des théologiens et des philosophes, comme les PP. Nourin et Iturriaga ; des orateurs, comme les PP. de Calatayud et Isla (3); des mathématiciens, comme les PP. Quiroga, Ludena et Alegre ; des physiciens, comme le P. Zaccagnini, élève de notre abbé Nollet ; des numismates, comme le P. Requeno.

Le Portugal avait, dans les lettres, le P. Azevedo ; dans l'histoire,

(1) Caballero, *Supplem. alt.*, pag. 66.

(2) Caballero, pag. 257.

(3) Auteur du roman de *Fray Gerundio*, contre les mauvais prédicateurs.

le P. de Novaes ; dans les mathématiques et la philosophie, les PP. Cabral et Monteiro.

L'Allemagne avait des numismates, comme le célèbre P. Eckel, et des astronomes dont nous dirons tout à l'heure les noms et les travaux.

C'est un Jésuite, le P. Kœhler, si connu de tous les habitants de la Silésie, qui a eu la gloire d'être le premier à introduire dans cette province l'étude solide des langues orientales, avant déjà que l'Université protestante de Francfort fût réunie à la ci-devant Académie catholique de Breslau (1811). Kœhler a rendu à l'instruction publique, en Silésie, des services que reconnaissent également les catholiques et les protestants. Le gouvernement le plaça plus tard à la tête du Collége catholique de Breslau, ancienne propriété des Jésuites, et maintenant ouvert indistinctement aux chrétiens de toutes les communions ; on lui accorda en même temps la chaire de langue orientale et d'exégèse biblique, à la Faculté de théologie catholique de l'Université mi-partie. Un docte Silésien, providentiellement amené au catholicisme, et qui vit aujourd'hui dans la religieuse enceinte où respirèrent saint Philippe Néri et le cardinal Baronius, s'est plu à rappeler l'impression que produisait sur son ame le P. Kœhler, quand ce bon vieillard exprimait, avec une aimable simplicité, le pieux desir de mourir revêtu de l'habit de son Ordre (1).

La Hongrie avait des historiens comme le P. Katona, qui écrivit les annales de sa patrie. La Pologne avait des poètes comme le P. Nagurczewski, traducteur de Virgile ; des latinistes, comme le P. Naruszewicz, qui faisait passer dans sa langue les écrits de Tacite, avec les doctes suppléments du P. Brotier (2).

Nous ne pouvons rappeler que quelques noms pris à la hâte dans ce vaste champ de la science ; mais on voit que rien n'était resté étranger à la Société de Jésus, qu'elle avait dans tous les genres, et par tout pays, des hommes d'un mérite éminent. Jetés sur la

(1) Augustin Theiner, *Histoire des institutions d'éducation religieuse*, tom. I, pag. 50-51, trad. de Cohen.

(2) Caballero, Supplément au livre du P. Sotwel.

terre d'exil, dispersés çà et là, arrachés à leurs travaux, ils n'en continuèrent pas moins à se rendre utiles, et à honorer le corps auquel ils se faisaient gloire d'appartenir. Nos érudits, lorsqu'ils meurent, sont prônés par les journaux et les Académies; mais les Jésuites, qui donc a pris la peine de conserver leur mémoire et de rechercher leurs noms, pour les entourer de quelque faible louange (1) ? Un d'entre eux, exilé comme ceux dont il racontait la vie et les travaux, a réuni quelques noms dans un volume écrit en latin et peu connu. Voilà tout leur trophée. Et aujourd'hui, ceux qui ne veulent pas se souvenir d'eux, ni rendre à la tombe la justice qui lui est dûe, se haussent de cent coudées pour leur reprocher leur petitesse et leur stérilité, ne voulant pas songer que ce bruit d'un jour s'éteindra bien vite dans la mort ; que vus à la distance des siècles, les géants du jour ne seront souvent plus que des pygmées, et que la faveur populaire du moment est impuissante à sauver de l'oubli et de l'Océan muet qui s'avance sur nous ; s'il fallait juger du bruit que l'homme fera dans la postérité, par celui que son orgueil et son esprit remuant savent si bien faire en ce monde, il y aurait, en vérité, beaucoup trop de grands citoyens et de gens illustres.

En parcourant la *Préface* de l'*Astronomie* de La Lande, et sa *Bibliographie astronomique*, on peut voir à quel point les Jésuites poussèrent l'amour de la science, et combien d'hommes éminents ils comptèrent partout dans leur Société. Ce fut à l'astronomie que la religion dut son entrée en Chine (2). Les PP. Souciet, Gaubil, Jacques, Kegler, Slaviseck, Gerbillon, Bouvet, Visdeloup, Lecomte, Thomas, Tachard, Clayn, d'Aleni, Ureman, Spinola, Bressani,

(1) Ce que nous disons des derniers disparus peut s'appliquer à bien d'autres, dans une certaine mesure. Qui donc se souvient du P. de Billy ? Pourtant, c'était un grand géomètre, qui aida le fils de Fermat à publier les notes posthumes du savant mathématicien sur le grec Diophante, éditées à Toulouse, en 1670 ; Camusat, *Hist. crit. des Journaux*, tom. I, pag. 196.

(2) Le P. Gaubil, *Observat. astr.*, tom. II, pag. XVI et 117. La Lande, *Préface de l'Astron.*, pag. XXV.

Ruggi, Leonissa, Fontaney, Verbiest, Gouye, Noël, Fontaney, Ricci, Benoît, Hallerstein, et beaucoup d'autres se sont distingués par leurs travaux sur l'astronomie en Chine, malgré les devoirs d'un genre bien différent auxquels ces nobles missionnaires étaient liés.

Dans presque toute l'Europe, les Jésuites avaient élevé à leurs frais des Observatoires qu'ils confiaient à des Religieux zélés et habiles, autant que modestes. Ainsi, à Milan, ce fut le P. Pallavicini, alors Recteur du Collége de Brera, qui fit construire en 1765, l'Observatoire le plus remarquable et le plus utile que l'Italie eût encore aux dernières années du XVIIIe siècle (1). Le P. Boscovich, si connu par son beau poème latin des *Eclipses*, et surtout par la mesure du degré en Italie (2), avait contribué à la dépense. Les Jésuites dirigeaient à Rome un Observatoire, où le savant P. de Vico poursuit aujourd'hui encore les études du P. Boscovich, du P. Asclepi, et de leur illustre devancier, le P. Kircher. A Florence, le P. Ximenez ; à Turin, le P. Beccaria ; à Parme, le P. Belgrado ; à Sienne, le P. Troili ; à Brescia, les PP. Scarella et Cavalli ; à Venise, le P. Panigaï ; à Messine, le P. Muzzara ; à Naples, le P. Gianpriamo avaient fondé, ou bien occupèrent des Observatoires loués par de La Lande. A Gênes, le collége de Saint-Jérôme avait eu pour élève Jean-Dominique Cassini, et c'étaient les PP. Riccioli et Grimaldi qui lui avaient donné, à Bologne, l'occasion de se livrer à l'astronomie. Le P. Bonfa avait établi à Avignon, en 1683, un Observatoire où l'on remarque, après lui, les PP. Pezenas et Morand (3). Le P. Laval, de Lyon, multipliait ses observations hydrographiques à Toulon et à Marseille. Il bâtit un Observatoire dans la maison des Jésuites de Sainte-Croix, en cette dernière ville, et y observa pendant vingt ans (4). « Le P. Petau, le plus grand calculateur en matière d'astronomie ancienne, était encore historien, poète, orateur et critique plein de goût (5). »

(1) La Lande, *Préface de l'Astron.*, pag. XLVI.
(2) Id., *Bibliogr. astron.*, pag. 671.
(3) La Lande, *Préf. de l'Astronom.*, pag. LII.
(4) Id., *Bibliogr. astron.*, pag. 334.
(5) Id., *Astron.*, pag. 163.

A Breslaw, les PP. Kochanski et Heinrich ; à Tyrnaw, près de Presbourg, les PP. Keri et Weiss; à Prague, les PP. Stepling et Retz (1); à Gratz, les PP. Tirnberg et Meyr; en Pologne, le P. Zebrowski, à Wilna, et le P. Poczobut ; en Allemagne, les PP. Pilgram, Scherfer, Mayer, Weinhart, Triesneckrer, Liesganig, Inchofer, Rader, Peregra, Scheiner, Grammatici, Hamspock, Hell et Franz. La Lande avait prié les divers astronomes de lui envoyer leurs observations, pour qu'il pût les calculer, les comparer et en déduire la distance du soleil à la terre. Le P. Hell n'envoya pas les siennes à Paris: il les publia en Allemagne, et le résultat en fut plus décisif et plus exact que celui de l'astronome français. La Lande se vengea dans le *Journal des Savants* de 1790 ; Hell répliqua. Mais quand la mort eut amené le jour de la vérité et des éloges, La Lande rendit justice à son rival. « L'observation du P. Hell, disait-il, réussit complètement ; elle s'est trouvée, en effet, une des cinq observations complètes faites à de si grandes distances, et où l'éloignement de Vénus changeant de plus la durée du passage, nous a fait connaître la véritable distance du soleil et de toutes planètes à la terre, époque mémorable de l'astronomie à laquelle se trouvera lié, à juste titre, le nom du P. Hell, dont le voyage fut aussi fructueux, aussi curieux et aussi pénible qu'aucun de ceux qui ont été entrepris à l'occasion de ce passsage (2). »

Chez les Espagnols, les PP. Geronimo Vidal, Kresa, Estansel avaient diversement fécondé les études astronomiques. Le P. André Tacquet, d'Anvers, avait composé de très bons éléments d'astronomie, qui ne furent imprimés qu'en 1669 (3).

La Bibliothèque des Ecrivains de la Société de Jésus, publiée à Rome, en 1676, par le P. Sotwel, contenait déjà une foule de notices relatives à l'astronomie (4). Le P. Riccioli, aidé du P.

(1) Le P. Stepling avait rétabli l'astronomie à Prague, et meublé l'Observatoire bâti par le P. Retz. Le P. Stepling mourut en 1778. La Lande, *Bibliogr.*, pag. 476.

(2) *Bibliogr. astron.*, pag. 722.

(3) La Lande, *Astron.*, pag. 165.

(4) Id., *Bibliogr. astron.*, pag. 285.

Grimaldi, avait publié un *Almageste*, une *Astronomie* et une *Géographie réformée*, ouvrages fort utiles aux astronomes, non seulement comme vastes collections, mais encore en tant que traités complets pour leur temps (1).

Au XVI^e^ siècle, le P. Christophe Clavius, né à Bamberg, s'occupait à réformer le vieux calendrier, et était le principal auteur du Calendrier grégorien. Ce Jésuite, qui a mérité le surnom d'*Euclide catholique*, se rendit célèbre par les études astronomiques et mathématiques. Au jugement de Montucla, son *Comput ecclésiastique* publié en latin, à Mayence, en 1599, est un savant et imposant ouvrage, digne de grandes louanges, et qui mérite à son auteur une place honorable dans la mémoire de la postérité. Les compatriotes du P. Clavius voulaient, de son vivant, lui ériger une statue de bronze, s'il consentait à enseigner dans la cité de Bamberg les sciences exactes. Clavius était aussi modeste que savant; il refusa, préférant son observatoire du collége romain et la cellule du *Gesù* à toutes les gloires que lui promettaient sa ville natale (2).

Voilà cette Société qui produisit si peu de mathématiciens, suivant La Chalotais (3). Il est bien permis à un avocat, à un procureur-général de ne rien entendre à de telles sciences, mais alors n'est-il pas du devoir et de la justice de ne pas prononcer des jugements dont on ne peut recueillir que le ridicule. « Il y avait peu de grands colléges dans la société, dit Montucla, soit en Allemagne, soit dans les pays circonvoisins, où l'astronomie n'eût un Observatoire, comme ceux d'Ingolstadt en Bavière, de Gratz en Styrie, de Breslaw et Olmutz en Silésie, de Prague en Bohême, de Posen en Lithuanie, etc. (4). »

(1) Id., *Astron.*, pag. 165.

(2) Crétineau-Joly, *Hist. de la Compagnie de Jésus*, tom. II, pag. 321. — La bulle de réformation donnée par Grégoire XIII parut en 1581, et ordonna que, l'année suivante, on sautât du 4 octobre au 15. Les Protestants et les Grecs gardèrent l'ancien usage, aimant mieux être brouillés avec le ciel astronomique, que de marcher avec la papauté.

(3) *Compte-Rendu*, pag. 186.

(4) *Hist. des Mathémat.*, tom. IV, pag. 344.

Les Jésuites n'élevaient pas seulement des Observatoires; ils formaient de magnifiques colléges, de riches bibliothèques, des médaillers. Ce que celui-ci avait commencé, l'autre le continuait après lui, par cet esprit de famille qui ne peut exister que dans une corporation religieuse. Souvent des legs pieux venaient enrichir d'utiles collections, en même temps qu'ils attestaient la profonde estime qu'on avait pour les hommes qui avaient un tel dévouement à la science.

Nous apprenons que M. Eugène Fabvier, auteur d'une *Histoire de Lyon*, s'occupe en ce moment à mettre en ordre les éléments d'une *Histoire générale du commerce de notre ville, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours*. Cet important ouvrage renfermera des notes sur les transactions antiques, les améliorations industrielles, les développements de nos fabriques, nos rapports avec les nations étrangères, etc. L'économie politique, les arts industriels, la partie analytique y seront traités avec soin et dans un style clair, simple et concis. L'histoire du commerce de Lyon renferme l'histoire du commerce de toute la France ; l'homme d'état, le politique, le savant, l'industriel y pourront puiser d'utiles documents. Un pareil travail manquait à notre littérature. La position de M. Eugène Fabvier, ses études, ses connaissances spéciales nous font espérer qu'il sera à la hauteur de la tâche qu'il s'est imposée. Déjà un éditeur de Paris vient, nous assure-t-on, de faire des propositions à l'auteur pour l'acquisition de son manuscrit.